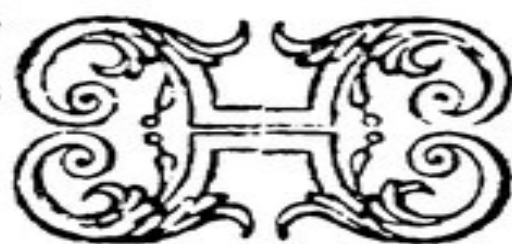


HIPPARCHIA,
HISTOIRE
GALANTE,
TRADUITE DU GREC,
DIVISÉE EN TROIS PARTIES.

*Avec une Préface très-intéressante , &
ornée de Figures en taille-douce.*

PREMIÈRE PARTIE.



A LAMPSAQUE.

L'AN DE CE MONDE.

Hipparchia, histoire galante (1748) traduite du grec,
divisée en trois parties. Avec une préface très-
interessante, & ornée de figures en taille-douce.

Pierre-François Godard de Beauchamps



A Lampsaque, l'An de ce monde, 1748

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Clef](#)

[Préface très intéressante](#)

[Première Partie](#)

[Seconde Partie](#)

[Troisième Partie](#)



C L E F

*Pour l'intelligence de la Préface
& de l'ouvrage.*

C. de P. *veut dire* Cour de Versailles.
C. de R. - - - - Duchesse de Villeroi.
D. de S. - - - - Marquise d'Alincourt.
M. de B. - - - - Duc de Richelieu.
D. de B. - - - - Duc de Brancas.
C. de V. - - - - Cardinal de Biffi.



PRÉFACE

TRES-INTERESSANTE.

***L**E Public si favorable à tous les Traducteurs, n'aura, peut-être, pas pour moi autant d'indulgence qu'il en a eu pour ceux qui m'ont précédé dans ce genre d'écrire ; le caractère d'Hipparchia, quoique naturel, révoltera bien des gens : On veut de la bienséance aux dépens même de la vérité ; mais se fâche qui voudra, je traduits les faits tels qu'ils sont dans l'original ; ils doivent paroître d'autant moins extraordinaires, que notre siècle nous a fourni des exemples, sinon semblables, du moins équivalens.*

La galanterie a régné de tout tems, & Hipparchia n'a rien qui la distingue de la plûpart des femmes de ce siècle, que l'action remarquable qui se passa sous le Portique d'Athènes.

Une seule Anecdote de la C. de P. prouve ce que je viens d'avancer. Chacun a oüi parler de la C. de R. & de ses intrigues : Le M. de B. n'est pas moins connu ; ce sont ces deux Personnes que je prétends opposer à Crates & à Hipparchia, pour justifier ce que l'Histoire nous a conservé de ces deux Grecs.

Le M. de B., las des plaisirs qu'il goûtoit avec la C. de R., voulut en essayer de nouveaux avec la D. de S. : celle-ci, quoique jeune & belle, aimoit son Mari ; il est vrai que le réciproque ne s'y trouvoit pas ; le D. de S., peu content de ce qui auroit fait le bonheur de tout autre, papillonna près de toutes les Belles. Sa jeune Epouse le savoit, & commençoit à en

témoigner quelque dépit, quand le M. de B. témoin de toute cette conduite, résolut d'en profiter ; & pour réussir, il ne trouva pas de meilleur moyen que de mettre la C. de R. dans ses intérêts. On s'étonnera que, jeune comme elle étoit, elle accepta un pareil emploi ; mais son zèle pour le Dieu d'Amour ne lui laissa envisager que la gloire qu'il y avoit à le servir.

Lettres, présens, visites furent inutilement tentées ; la D. de S., soit sagesse, soit caprice fut inflexible. La C. de R., piquée d'une résistance si opiniâtre, eut recours à un dernier moyen, qu'elle crut infaillible ; elle lui proposa un médianoche dans les Bosquets d'Hisphaan, & ne nomma, pour être de la partie, que M. de B., qui pour lors étoit son Favori.

Le rendez-vous fut accepté ; la C. & son Favori l'y trouverent les premiers ; la D. y vint aussi, comptant être seule avec eux ; mais B. qui avoit le mot, y vint presque en même-tems : il parut que ce fut par hasard, & la compagnie étoit trop polie pour refuser un pareil convive : chacun se plaça suivant les règles. B. près de la C., & le D. de B. à côté de la D. La C., qui ne vouloit pas que ses peines fussent perduës, prêchoit d'exemple, tandis que B. faisoit quelques tentatives, mais inutilement. Les exemples & les tentatives échoïerent : ce fut alors que le M. de B., outré de tant de refus, voulut agir à force ouverte : la D. se défendoit avec courage ; mais la C. accourant au secours, terrassa son Amie, & lui tenoit les mains. En cet état, B. étoit prêt à vaincre, quand la D. de S. dégagea une de ses mains, & l'opposa au trait qu'on alloit lui lancer : cet obstacle lui sauva une partie de la blessure, mais ne la garantit pas tout-à-fait. Pendant que les combattans étoient ainsi animés, le malheur voulut que le C. de V. vint à passer ; les cris de la D. l'attirerent près du Bosquet : mais, quelle fut sa surprise ! quand au travers du treillage il entrevit des choses qui l'obligerent à tourner la tête ; il en apperçut cependant assez pour informer la Cour de cette aventure. Le saint Homme prit feu, aussi zélé pour le bon ordre, que le Juge le plus sévère de l'Aréopage, il jura d'en tirer vengeance : mais la C. de R., aussi intrépide qu'Hipparchia, essuya d'un visage assuré les aigres remontrances du Vieillard, & entendit, sans sourciller, l'ordre qui lui fut donné, de se retirer à D.

Je crois que la fuite des aventures de la C. de R., comparées à celles d'Hipparchia, feroit un parallele assez juste. Exilées toutes deux pour une action d'éclat, elles soutinrent avec une fermeté héroïque les effets de la

mauvaise humeur de ceux, qui, ne pensant pas comme elles, se crurent par leurs autorités en droit de condamner leurs actions. Pour moi, qui n'ai nul pouvoir, & dont le suffrage en pareil cas ne seroit pas d'un grand poids, je me contente de donner au Public l'Histoire d'Hipparchia, telle qu'elle l'a écrit. Tout le fruit que je retire de ma peine, est de connoître de plus en plus la ressemblance qui se trouve entre tous les siècles. La Scène peut changer de lieu, les Acteurs se succèdent les uns aux autres ; mais le sujet est toujours le même, & tous les tems fournissent au Dieu de Cythère des Dévots qui les solemnisent.





HIPPARCHIA, HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, TRADUITE DU GREC.

PREMIÈRE PARTIE.



A façon de penser^[1], la Secte dont je suis, & la vie que j'ai menée jusqu'ici, semblent me mettre au-dessus des préjugés du vulgaire ignorant ; mais les discours que j'ai mille fois entendus tenir à des personnes, dont l'esprit passe pour être au-dessus du commun, & en qui l'autorité se trouve jointe à la réputation, m'engagent à me donner la satisfaction de rappeler les actions de ma vie, dont je puis me souvenir, pour me convaincre de la précipitation de leurs jugemens. Ils ignoroient sans doute, ces graves censeurs de ma conduite, que je me fais gloire d'être de la Secte des Cyniques, que pénétrée de ses maximes & de ses préceptes, je n'ai rien cru qui ne me fût légitimement permis par le genre de vie que j'ai embrassé.

Maronée fut le lieu de ma naissance, & je dois la vie à des Parens bien partagés des faveurs de la fortune : heureux dans leur aveuglement, ils y faisoient consister leur bonheur, croyant être parvenus à la suprême félicité, dès qu'ils pouvoient en jouir sûrement, & les transmettre à leur postérité.

Telles sont les maximes qu'ils ont voulu m'inspirer, maximes auxquelles j'ai été opposée dès ma plus tendre jeunesse ; j'en ignorois la cause : mais, ô destin inévitable ! je jouïssois dès lors d'une des vertus qui ont le plus contribué à me rendre heureuse ; je parle de cette sage indifférence, qui nous met au-dessus de la fortune même. Aussi, loin de m'amuser aux ouvrages qui faisoient l'occupation des filles de mon âge & de mon état, je ne me plaisois qu'à la conversation de mon frere Métrocles, qui admirant mes heureuses dispositions, ne dédaignoit pas, malgré la foiblesse de mon âge, de s'entretenir avec moi sur la Philosophie.

Quelque épineuse qu'elle parût, elle ne me dégoûta pas ; j'espérai qu'avec le tems mon esprit se développeroit, & que je deviendrois plus en état de concevoir ce qui passoit alors ma portée. Tels étoient mes plaisirs, mon âge ne me permettoit pas encore d'en goûter d'autres.

Mon frere, que sa foible santé empêchoit souvent de se trouver aux Assemblées publiques, recevoit les visites de tout ce qu'il y avoit de mieux parmi les Philosophes ; il en voyoit de toutes Sectes, les Cyniques, sur-tout, y étoient bien reçûs ; il avoit dès lors un panchant secret pour leur doctrine, qui se confirmant de plus en plus, l'engagea enfin à se déclarer tout-à-fait pour eux.

Je le quittois peu pendant les maladies, ainsi je voyois tous ceux qui lui rendoient visite ; & l'amitié que mon frere me témoignoit, m'attiroit de leur part mille attentions. Les uns admiroient ma beauté, les autres mon esprit ; enfin, c'étoit à qui me donneroit le plus de louanges. Un seul parmi eux sembloit me mépriser ; j'avois beau lui porter la parole, il me répondoit rarement, ou s'il le faisoit, c'étoit d'un air si brusque & si méprisant, que tout autre que moi en eût été rebutée. Mais dès lors je sentoís des mouvemens secrets qui me le rendoient cher, quoiqu'il fut laid, bizarre & mal propre, ses façons n'avoient pour moi rien de choquant ; je l'aimois, je tâchois de le lui témoigner en toutes occasions ; mais loin d'en avoir la moindre reconnoissance, il n'avoit pas même pour moi les égards qu'ont les plus indifférens pour une fille de mon âge & de ma figure. Cependant, malgré des façons si extraordinaires, le tems ne fit qu'augmenter l'inclination que j'avois pour lui. Que de graces n'ai-je point à vous rendre, Dieux immortels ! de m'avoir fait connoître, dès ma plus tendre jeunesse, celui qui seul pouvoit me rendre la vie heureuse.

Les Dieux en me formant, m'avoient prodigué tout ce dont ils avoient été si avares pour Crates ; autant il étoit pauvre & laid, autant j'étois riche & belle ; aussi dès que mon âge le permit, une foule d'Amans vinrent se présenter : mes Parens me les firent voir, c'étoit l'usage ; mais je ne trouvai en aucun d'eux ce que j'admirois dans Crates : mon indifférence leur prouva que je n'agréois pas leurs recherches. Mes Parens, peu surpris de ma conduite, la prirent pour modestie. Dieux ! qu'ils se trompoient ; je n'ai jamais connu ce déguisement honteux, qui fait penser d'une façon & parler d'une autre : je leur déclarois mes sentimens naturels, ils ne les comprenoient pas ; devois-je leur en dire davantage ? A peine avois-je quatorze ans ! mon âge m'autorisoit à leur demander du tems pour penser au parti que j'avois à prendre ; ils me l'accorderent. Les réflexions que je fis pendant cet intervalle, (ou livrée entièrement à moi-même, mes Parens s'imaginèrent que je me déterminois à un parti convenable) excitèrent en moi des sentimens que je ne connoissois pas encore ; je ne savois quel jugement en porter : des troubles involontaires, une insatiable avidité d'un bien qui me manquoit, & que je ne savois où trouver, une inquiétude dévorante, me plongèrent dans une langueur que je croyois devoir durer jusqu'à la fin de mes jours. Ces Assemblées qui se tenoient chez mon frere, & dont j'avois toujours fait mes plus cheres délices, n'avoient plus d'agréemens pour moi ; si je sentoient quelque soulagement, ce n'étoit que lorsque j'entendois parler Crates ; alors, je l'avouë, une joie secrète s'emparoit de mon ame, mon sang couloit plus librement dans mes veines. Charmante Déesse ! divine Volupté ! tu me comblois déjà de tes faveurs ; que je savois peu en profiter !

Mes Parens, désespérés du changement subit qui s'étoit fait en moi, employèrent tout pour me rendre à mon premier état : ils pensèrent que rien n'y feroit plus propre que les voyages^[2] ; mon goût décidé pour les Sciences, les confirma dans cette idée. Ils me conduisirent à Athènes ; mais ni les exercices fameux des Savans de cette Ville, ni les plaisirs brillans que l'on y goûte, n'apportoient aucun changement à mon état ; ma langueur augmentoit chaque jour ; on cherchoit en vain à en pénétrer la cause : enfin, à force d'étudier les mouvemens dont j'étois agitée, je parvins à découvrir ce qui me manquoit pour être heureuse ; je connus que la possession de Crates étoit le seul remède qu'on pût apporter à ma maladie. On se flatte

aisément quand on espère ; aussi ne doutai-je pas que Crates ne consentît à me donner la main.

Alors mon cœur, d'accord avec mon esprit, se tranquillisa ; je ne respirois plus qu'après le moment qui me devoit rendre mon cher Crates : je pressai mes Parens de retourner à Maronée ; ils y résistèrent d'abord, persuadés qu'ils étoient qu'Athènes avoit produit le changement qu'ils admiroient : enfin, ils céderent à mes instances. Avec quelle joie ne repris-je pas le chemin de ma Patrie ? C'est le seul moment où elle m'ait été chère.

Déjà enivrée des plaisirs que je devois goûter, je m'y abandonnois entièrement ; mon imagination échauffée me les renouvelloit à chaque instant : quelle vivacité ! quels transports ! Hors de moi-même, je croyois réellement les partager avec l'objet de mes desirs. Douce erreur, pourquoi m'abandonnois-tu !... Rendue à moi-même, je sentoient tout le prix de la volupté, je ne m'occupois plus qu'à me procurer de ces douces rêveries, de ces évanouïssemens pleins de charmes ; les desirs qui m'agitoient, faisoient une partie, ou plutôt étoient la première cause du plaisir dont je jouïssois.

Rien ne me le faisoit mieux sentir que cette avidité que j'avois à le saisir aussi-tôt qu'il s'offroit ; alors la crainte de le perdre & mille autres idées, qui, comme autant de spectres effrayans, venoient se présenter à mon esprit, m'en faisoient sentir tout l'avantage. Vous le savez, grands Dieux ! si dans ces momens précieux j'ai négligé de prendre toutes les précautions nécessaires pour le conserver. Mais, ô fortune ennemie ! que de revers n'eûs-je pas à essuyer, que d'assauts à soutenir, avant que de parvenir où je desirois !

Mes Parens me voyant rétablie, me pressèrent de choisir un Epoux ; ils me laissoient cette liberté, disoient-ils, parce qu'elle devoit faire mon bonheur. La vie indifférente & libre que menoit Crates, vint alors se présenter à moi avec tous les charmes ; j'étois tellement prévenue en sa faveur, que je ne doutai pas que mes Parens ne consentissent à mon choix. Après quelque tems de délibération feinte, je leur déclarai ce que j'avois résolu. La surprise où ils furent de m'entendre, les empêcha d'abord de m'interrompre : je pris leur silence pour un consentement tacite ; je détaillai avec feu les raisons que j'avois d'embrasser ce genre de vie : l'empressement où j'étois de suivre librement mon inclination, déployoit en moi tous les ressorts de cette éloquence naturelle, si propre à toucher les cœurs. Que devins-je, quand

rappelés à eux-mêmes, j'essuyai de leur part les reproches les plus sanglans, m'assurant qu'ils ne consentiroient jamais à un choix si ridicule ! Non, la mort la plus cruelle m'eût été mille fois plus douce. Ces menaces, quelques sévères qu'elles me parussent, ne m'épouvantèrent pas assez pour me faire changer de résolution. Mon cœur d'un excès de joie, où il s'étoit trop tôt plongé, passa tout-à-coup à des transports de fureur & de rage que j'eus peine à soutenir. Inébranlable dans mon dessein, je résolus d'avoir par force ce que je ne pouvois obtenir de gré ; je me modérai autant que je pus. Vous pouvez, leur dis-je, faire ce que vous jugerez à propos : Crates seul a droit d'être mon Epoux ; je sens que sans lui je ne peux vivre heureuse, & si vous persistez dans vos premiers dessein, je saurai par une mort prématurée me délivrer des tourmens que vous me préparez, & que je ne puis envisager sans frémir.

Je n'en dis pas davantage : ce peu de paroles prononcées avec fermeté, les fit lire dans le fond de mon ame ; ils connurent que j'étois fille à soutenir ce que j'avois avancé ; ainsi toute réflexion faite, ils consentirent à ma demande. Ce changement si prompt me donna plus de défiance que de satisfaction. Enfin, quoiqu'il pût arriver, j'étois entièrement décidée ; & la résolution de Crates, que j'avois vû quelque tems auparavant prêt à me seconder de tous ses efforts, me tranquilloit. Je le cherchai pour lui faire part de la réponse que m'avoient fait mes Parens, & prendre avec lui les mesures nécessaires pour surmonter les obstacles qu'ils pourroient opposer à notre union. Le sort, qui dans ces momens ne sembloit respirer que ma perte, me le déroba pendant trois jours à mes recherches. Que ce tems me parut long ! chaque moment étoit pour moi un nouveau sujet de peine ; tantôt je me représentois Crates infidèle & parjure : Ah ! me disois-je, entièrement abandonné à lui-même, il ne veut s'embarasser de rien, il craint que je ne lui sois à charge ; mais qu'appréhende-t'il ? ne connoît-il pas mes dispositions ? peut-il en douter ? Non, je ne comprends point comme l'esprit peut être assez fort, pour supporter les vicissitudes violentes qui se succèdent si rapidement dans ces momens de crise : Crates n'étoit pas le seul que j'accusasse des maux que je souffrois, je m'en prenois à moi-même, aux Dieux, à toute la nature. Enfin, à force de me tourmenter, je m'étois persuadée que je ne devois plus espérer de succès. Déjà le plus noir chagrin avoit succédé à ces transports de douleur & d'impatience, quand je résolus

de voir mon frere, pour apprendre de lui, pourquoi Crates s'étoit obstiné à me fuir pendant tant de tems. Il avoit vû naître mon panchant, il l'avoit approuvé, les conseils m'y avoient affermie ; j'avois droit d'espérer de lui quelques consolations. Que de peines ne me ferois-je pas épargnée, si je l'eusse consulté plutôt !

Nos Parens, me dit-il, entièrement opposés à vos desseins, ont mis tout en usage pour vous détourner du parti que vous voulez prendre : vous aurez peine à le croire ; Crates lui-même a été sollicité de se détacher de vous ; les plus belles promesses, les présens, l'or, l'argent, rien n'a été épargné pour le corrompre ; son esprit ferme & généreux lui a fait mépriser toutes ces offres. Pour se délivrer de leurs poursuites importunes, il est convenu avec eux, qu'il ne vous verroit pas pendant trois jours, & qu'il feroit même tous les efforts pour vous empêcher de vous unir à lui ; mais ne vous y trompez point, ma chere Hipparchia, Crates toujours fidèle, ne respire qu'après le moment heureux qui doit vous unir ; soyez constante, résistez à ses discours, & soyez sûre que nos Parens, vaincus par votre fermeté, vous laisseront maîtresse de vos actions : Crates lui-même m'a averti de toute cette manœuvre ; je vous ai dit pourquoi il s'y étoit prêté : ainsi tranquillisez-vous, & comptez sur un heureux succès.

Mon frere ne m'avoit jamais trompée ; je me livrai entièrement à ses conseils, & je me préparai à la scène violente que j'avois à soutenir. Je touchois au moment qui me devoit rendre Crates, mais mon impatience l'emporta. Je l'envoyai chercher & il vint aussitôt. J'en avois trop fait pour me déguiser davantage. Mes Parens furent témoins des transports de ma joie ; quand je le vis près de moi, je l'accablai de caresses les plus tendres. En vain il me rebuta, je ne cessai, que pour lui laisser un moment de liberté, qu'il me demanda pour m'expliquer ses intentions.

Y pensez-vous, Hipparchia, me dit-il, avec cet air rude qui lui étoit si naturel ? Quoi ! à la fleur de votre âge, dans le sein des richesses & des délices, vous voulez tout quitter pour suivre un homme pauvre & déjà vieux ? Que pouvez-vous en attendre ? Incapable de changer, vous ne pouvez pas même espérer de lui les plaisirs que tout autre pourroit vous procurer ? Ah ! m'écriai-je, pourquoi vouloir augmenter mes peines ? Non, Crates, tous ces aveux sont inutiles, vous seul pouvez faire mon bonheur. Prête à vous suivre, je renonce à tout. He bien, ajouta-t'il, encore plus irrité,

voyez mes biens^[3], examinez mes habillemens, considérez mon corps, c'est tout ce que je possède, & ce que je posséderai jamais : ma besace & mon bâton me sont plus chers que le plus brillant équipage : je déteste les honneurs, je méprise les richesses, & pour vivre avec moi, il faut que vous ayez les mêmes sentimens. Avec quelle ardeur ne suivis-je pas les conseils ! Je quittai ces vains ornemens, cette inutile parure, dont jusqu'alors on m'avoit chargée malgré moi, je ne me réservai qu'une simple robe. Crates, charmé de mon empressement, me reçut avec tendresse entre ses bras : son front se dérida pour la première fois. Quoiqu'enchantée de mon nouvel état, il me manquoit encore quelque chose, un feu secret me consumoit je sentois que Crates pouvoit l'éteindre ; je le pressai de nous unir par des liens plus étroits. Animée de cette douce espérance, je quittai la maison de mon Pere avec une joie sans égale. Crates craignoit encore la vengeance de mes Parens : ils croient, me dit-il, que je vous ai séduit ; fuyons, gagnons Athènes ; là, libres de toute inquiétude, nous satisferons nos desirs. Que ce retardement me coûta cher ! Il fallut cependant m'y résoudre. Enfin, après un chemin fort rude, qui me parut encore plus long, nous arrivâmes à cette Ville tant désirée. Dieux ! que je m'y dédommageai bien des peines que j'avois eu à y venir^[4]... Fameux Portique, lieu charmant, ce fut toi qui vis le premier mes transports amoureux : Que dis-je ? le ciel, la terre, tout fut témoin de mes plaisirs. Hors de moi-même, j'y goûtai des plaisirs divins, j'y vis la volupté avec tout ce qu'elle a de plus charmant, je commençai véritablement à profiter de ses faveurs. O vous, mortels insensibles, froids contemplateurs d'un spectacle si touchant ! quoi ! à la vue de tant de délices, vous restâtes immobiles ! Bien plus, un lâche, un stupide envia au soleil la gloire de nous éclairer ; il voulut nous couvrir d'un manteau ; mais sa précaution fut inutile^[5] : ce voile incommode parut se retirer de lui-même. Une Puissance plus qu'humaine, présidoit à nos actions, & approuvoit, sans doute, nos plaisirs. Heureuse, si elle les voyoit sans jalousie !

Crates ne put fournir longtems une carrière si pénible, ses forces épuisées l'abandonnerent entièrement. Quelle fut ma surprise, quand j'aperçus le changement qui s'étoit fait en lui ! il me parut si extraordinaire, que je crus que c'en étoit fait. Non, je ne pus me persuader qu'il fût jamais en état de goûter des plaisirs semblables à ceux que je venois de partager avec lui. Je pensai m'armer, mais les idées voluptueuses, dont j'étois remplie,

l'emportèrent sur tout autre sentiment. Victorieuse de Crates, je crus pouvoir jouir de la liberté permise par la Secte que j'avois embrassée ; je triomphois sur le champ de bataille, & j'attendois avec impatience que quelqu'un voulût entrer en lice avec moi, & tâchât de remporter une victoire que Crates m'avoit inutilement disputée. O foiblesse humaine ! j'y vis des Philosophes de toutes Sectes, j'y vis des hommes de tout âge : le dirai-je ? j'y vis des Cyniques, qui, le feu dans les yeux, ne respiroient que le combat, & je n'en vis pas un assez hardi, pour venir éteindre sur le champ une flamme, dont il aimoit mieux dévorer en lui toute l'ardeur, que de rendre le Public témoin d'une si belle lute. Comblée encore des plaisirs que je venois de goûter, je faisois tous mes efforts pour les empêcher de fuir ; mais ce fut en vain, j'en avois éprouvé de trop réels pour me contenter des imaginaires ; il fallut les quitter & étouffer les restes de ce sentiment qu'on appelle honte, suite des ridicules idées que l'on m'avoit inspirée dans mon enfance. La peine que je sentis, en perdant la jouissance d'un plaisir si doux, me fit connoître combien il nous est nécessaire & combien il est difficile de s'en priver. Qu'on ne s'y trompe point ; ceux même à qui il a plu aux hommes de donner le nom de Sage, sont ceux qui s'en sont le moins abstenus. Continuellement occupés à décrier la volupté & les douceurs, ils s'y livrent entièrement en secret. Déguisement honteux, dont ne peut être capable un esprit qui fait penser sainement de toutes choses, & prendre assez sur lui-même pour se mettre au-dessus des faux jugemens du Public.

Ennuyée d'attendre sous le Portique, & voyant qu'aucun des spectateurs n'avoit assez d'audace pour m'aborder, je sortis brillante d'un nouvel éclat. Une noble fierté m'animoit... Dieux ! quelle satisfaction ! Je ne vis plus la pompe & le faste des grandeurs que comme des objets méprisables. Indépendante de tout, je participois en quelque sorte au bonheur de la Divinité. Mon esprit, occupé de ces avantages, étoit plongé dans une rêverie profonde, & je marchois, sans savoir trop où aller, quand Anthistène vint me rappeler à moi. Je lui fis le détail de ce qui venoit de se passer. Charmé de ce que je portois si haut les intérêts de la Secte, il me prodigua les louanges les plus flatteuses : ses applaudissemens furent suivis de quelques caresses, auxquelles je répondis fort librement ; & ne cherchant que l'occasion de l'éprouver, & de connoître par moi-même s'il étoit homme à soutenir ce qu'il avançoit, je lui proposai l'épreuve par où Crates venoit de me faire

passer. L'embaras où je le vis d'abord, me mit en doute sur le parti qu'il prendroit. Les yeux attachés sur moi, il resta quelque tems à me considérer. Impatiente de ce délai, je le pressai vivement d'en venir à une explication plus circonstanciée. Oüi, ma chere Hipparchia, me dit-il, il est juste de céder à tes instances & de faire avec toi l'essai d'un plaisir que je ne me souviens pas d'avoir goûté. Ne retournons pas sous le Portique, il ne faut pas que cet endroit seul soit le théâtre de tes triomphes ; choisissons quelque autre place. Flattée de ce qu'il venoit de me dire, j'espérois de goûter les mêmes plaisirs auxquels j'avois été si sensible. Je le suivis avec empressement. Que cet endroit me parut éloigné ! Nous nous arrêtâmes enfin, & Anthistène, plus par complaisance que par goût, crut pouvoir partager avec moi les transports dont il me voyoit agitée. Qu'il se trompoit ! Au premier assaut il fut vaincu & mis hors de combat : loin d'éteindre mes desirs, il ne fit que les irriter, & la foiblesse me rendit furieuse à un point, que je fus long-tems sans savoir ni avec qui, ni où j'étois... Mais quelle fut ma surprise, quand devenue plus tranquille, je me vis enfermée dans une maison ! Quoi ! lui dis-je, trompeur, est-ce ainsi que tu m'abuses ? est-ce là cette place où tu voulois rendre le Public témoin de ta fermeté à soutenir tes préceptes ? Non, tu n'es rien moins qu'un Cynique : va, je t'abhorre ; assez d'autres sans toi soutiendront mon parti ; fuis, cache ta honte & ta foiblesse. Son attention à m'écouter, & la tranquillité calmerent un peu ma fureur... Pensez-vous, me dit-il, que ma conduite soit si blâmable ? je n'ai aucun tort de n'avoir pas voulu rendre le Public témoin d'une foiblesse qui nous est commune avec les bêtes. Tel est le sort de l'homme, fait pour être le jouet des Dieux, il est sujet à mille nécessités, dont il ne peut s'empêcher de rougir... Ce discours me fit frémir. C'est en vain, lui dis-je, que tu couvres ta faute par une plus grande ; mille fois plus à plaindre que le moins éclairé des mortels, tu démens par tes actions les maximes que tu étales chaque jour avec tant de pompe. N'est-ce pas de toi que j'ai appris à ne point rougir de ce que le vulgaire regarde comme honteux ? Quoi de plus noble & de plus charmant, en effet, qu'une action qui nous immortalise, à laquelle cependant tu veux attacher tant de honte ? Vieillard insensé, prêt à finir ta course, peux-tu croire que la mort d'un homme soit plus glorieuse que la création ? L'homme meurt en public, & dans ces momens critiques, il se donne en spectacle ; & pourquoi ? c'est qu'alors il voit la vérité telle qu'elle est, il reconnoît le ridicule des préjugés, & emploie utilement le peu de tems qui lui reste ; personne ne lui conteste

l'équité de cette action ; on l'admire, on le louë à proportion qu'il témoigne plus ou moins de courage. Et quelles loüanges ne méritai-je pas, pour avoir triomphé des préjugés de tout un Peuple spectateur, envieux de ma fermeté ? Jamais tu ne me persuaderas que la destruction d'un être ait quelque chose de plus noble que sa production. Je te quitte ; donne à l'univers étonné le spectacle frappant d'un esprit qui ne fait pas se soutenir lui-même. Je lui parlai pour la dernière fois ; aussi exacte à le fuir, qu'il étoit empressé à se raccommoier avec moi. je l'évitai par-tout, & je connus alors combien peu j'avois à espérer de ceux de ma Secte. Le dirai-je ? Je me repentis presque de l'avoir embrassée ; non que je désapprouvassé la liberté qu'elle donne ; au contraire, elle faisoit tous mes charmes, elle donnoit un libre accès à cette douce volupté, au-dessus de laquelle je n'ai jamais rien connu.

Je sortis bientôt de cette incertitude. Un jeune-homme grand & bien fait, & dont la force paroissoit l'emporter sur la beauté, m'avoit paru plus susceptible que les autres des plaisirs qu'il m'avoit vû partager avec Crates. Je le regardai dès lors comme celui qui pouvoit contribuer à ma félicité. Je ne le connoissois pas, & ne savois où le trouver... Amour ! tu conduis mes pas, ton divin flambeau m'éclaira ; pouvois-je manquer de le rencontrer ? Blessé du même trait que moi, je le trouvai dans une Assemblée publique distrait & rêveur, moins occupé, sans doute, de ce qui s'y passoit, que des moyens de me voir. Quelle fut sa joie, quand il apperçut que je l'abordois familièrement ! La situation où il m'avoit vû avec Crates, le fit juger que je n'étois pas assez cruelle pour le laisser languir. M'ayant tirée à l'écart, il me proposa de me conduire dans une maison, dont il dispoit absolument. Là, me dit-il, dans une abondance parfaite de toutes choses, nous goûterons à loisir les plaisirs les plus doux. Tout ce qui avoit l'air de contrainte étoit incompatible avec moi ; aussi lui proposai-je à mon tour de lui prodiguer sur le champ les caresses les plus tendres. Je ne pus le vaincre. Je fus à plaindre, me dit-il, charmante Hipparchia, de n'avoir pas autant de fermeté que vous : les sentimens que j'ai sucé avec le lait & qui me dominant entièrement, ne me permettent pas d'accepter la proposition que vous me faites ; mais par tout ce que la volupté a de plus délicieux, par le feu divin qui me dévore, par Vénus même, belle Hipparchia, cédez à mes instances, laissez-vous conduire à cette maison que je vous ai indiqué ; là, je vous le répète, vous vous trouverez au centre des plaisirs.

Que faire en pareil cas ? Je n'avois pas à choisir ; par les sentimens je ne pouvois ignorer que je ne trouverois personne qui pût se résoudre à partager mon inclination à braver le Public. Je l'aimois, que falloit-il de plus pour m'engager à le suivre ? Je consentis à tout ce qu'il voulut : on peut croire que nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous rendre au plutôt à cet endroit tant désiré. Dieux ! quels plaisirs n'y goûtai-je pas ! L'Amour lui-même ne peut en éprouver de plus parfaits : la nature attendrie sembloit y prendre part ; la vigne s'attachoit plus étroitement à l'ormeau ; les oiseaux redoubloient leurs concerts amoureux ; les fleurs s'entrelassoient les unes aux autres ; le soleil même sembla s'épurer pour éclairer nos transports. Agafyrthe, le charmant Agafyrthe me disputoit si vigoureusement la victoire, que je ne fais lequel dans ce combat amoureux l'eût remporté, si fatigués plutôt que vaincus, nous ne nous fussions retirés d'un commun accord.

Je connus alors jusqu'où le plaisir pouvoit aller, je l'avouë, j'en étois tellement avide, que je ne désespérai pas de pouvoir en goûter de plus parfaits. Que les Cyniques me parurent au-dessous d'Agafyrthe ! je ne parle pas d'Anthistène, il ne connoissoit pas la véritable volupté, & étoit hors d'état de la jamais connoître. Crates, lui qui passoit pour le plus voluptueux de tous, à peine, malgré tous les efforts, avoit-il pû me donner une légère idée des plaisirs, dont je venois de jouir. Non, il ne me manquoit plus rien pour être heureuse ; je me trouvai amplement dédommée de la satisfaction que j'aurois eue à braver le Peuple d'Athènes, j'y devins sensible ; je rappellai là-dessus toute mon indifférence : il savoit, à n'en pouvoir douter, à quel point je portois la fermeté Cynique. Ainsi, rassurée sur la réputation que j'avois voulu me faire, je résolus de pousser aussi loin qu'il me feroit possible les plaisirs que j'attendois d'Agafyrthe.

Ses empressemens toujours nouveaux, son ardeur qui paroissoit renaître à chaque instant, étoient pour moi une source intarissable de délices. Puissante Déesse ! toi seule que j'ai reconnuë pour ma Souveraine, tu nous comblois de tes faveurs les plus précieuses ! Momens heureux ! j'expirois entre les bras d'Agafyrthe, Agafyrthe se pâmoit entre les miens, nos plaisirs confondus, nos cœurs réunis jouissoient de la félicité la plus parfaite. Hélas ! que le reste des hommes nous sembloit peu de chose. Ce fut, j'ose le dire, le siècle d'or de ma vie ; mais qu'il dura peu ! Agafyrthe, le tendre, le voluptueux Agafyrthe, de la plus douce volupté passa à un chagrin mortel ;

la foiblesse me fit croire qu'il étoit arrivé au terme fatal de la vie ; je n'envisageai qu'avec horreur la séparation qui se devoit faire entre nous. Que je connoissois peu les hommes !

Agafyrthe désespéré, me fit le récit de la situation où il se trouvoit ; je tremblai jusqu'à ce qu'il m'eût appris qu'il ne falloit que peu de tems pour le rétablir. Ah ! lui dis-je, ne t'allarme plus, rappelle tes forces, je t'en conjure par la volupté même ; d'autres en attendant peuvent me contenter ; sois sûr que tu me trouveras toujours la même, & prête à faire avec toi les sacrifices les plus agréables à l'Amour. Ah ! cher Agafyrthe, l'idée des plaisirs dont tu m'as comblée, me possède encore toute entière : de grace, ne la laisse pas fuir ; je fais que tu ne peux pas l'entretenir ; mais tu as des amis, tu connois de jeunes Athéniens, appelle-les ici : spectateurs des plaisirs que nous goûterons ensemble, tes forces en reviendront plus vite, & tu te sentiras plutôt en état de les partager avec eux. O caprice de l'esprit humain ! Agafyrthe insensible à mes caresses, inexorable à mes prières, fut sourd à toutes mes demandes : jaloux d'un bonheur que tant d'autres lui envioient, il ne voulut le partager avec personne. Le cœur rempli d'amertume, il ne regarda plus ma passion, qui jusqu'alors avoit fait ses délices, que comme une débauche outrée. Il me fit les plus vifs reproches ; il alla jusqu'à m'accuser de l'avoir réduit à l'état misérable où il se trouvoit.

Je l'écoutois sans mot dire, & ma tranquillité alloit changer son dépit en fureur, quand je lui répondis en ces termes : Finissez de grace, votre esprit encore plus malade que votre corps, a besoin de repos, la colère vous est plus dangereuse que vous ne pensez. Adieu, je vous quitte, je ne veux plus altérer votre tranquillité. Je partoisi, en effet ; car je croyois pouvoir sortir encore plus librement que je n'étois entrée. Je me trompois ; Agafyrthe outré, ordonna que l'on me retint. Mon premier dessein fut d'employer la force pour me débarasser ; mais que pouvoient les foibles efforts d'une femme, qui avoit à se défendre d'une foule d'Esclaves ? Je cédaï à propos, & je sus si bien dissimuler, qu'Agafyrthe trompé, crut que j'étois résolue de vivre avec lui tant qu'il jugeroit à propos : j'affectai une grande tranquillité. Je réfléchissois beaucoup, & c'étoit ou sur les moyens de m'échapper de sa maison, ou sur ceux de modérer le panchant que j'avois pour le plaisir. Pour le premier, je ne doutois pas d'en trouver bientôt l'occasion : la seule idée du

second me faisoit frémir. Je ne prévoyois rien de plus malheureux, que d'être réduite à ne pouvoir me livrer sans contrainte à la volupté.

Pendant ce tems, un Esclave favori d'Agasyrthe, jeune, bien fait, & qui par ses sentimens s'élevoit au-dessus de son état, brûloit des mêmes feux que son Maître : il avoit été témoin de l'empressement que j'avois eû à les éteindre, & il crut que mon inclination dominante lui feroit trouver en moi assez de facilité pour contenter ses desirs. Il ne se trompoit pas ; en toute autre circonstance, quels charmes n'eus-je pas trouvé à faire un si beau sacrifice à l'adorable Cypris ? Mais, ô divine Volupté ! que d'amertumes étoient mêlées à tes faveurs ! Privée de ma liberté, tout m'étoit odieux, dans un endroit où j'étois retenuë par force. En vain Ilotas (c'est le nom de cet Esclave) tâchoit de me faire connoître ses sentimens : toujours attaché à mes pas, sous prétexte de me garder, il trouvoit mille occasions de me fatiguer de l'inutile aveu d'une flamme que je méprisois : mes refus ne faisoient que l'enflammer davantage ; enfin, il en vint à un point, que je le menaçai de me plaindre à son Maître de son impudence. Ce mot fut pour lui un coup de foudre. Il n'osa pas me répondre. Qu'il avoit occasion de se venger ! Je voulois m'échapper, lui seul pouvoit m'en donner les moyens. Quels reproches ne me fis-je pas ! quand réfléchissant sur ma conduite, je connus que mon ressentiment avoit retardé ma liberté. Je changeai de façon avec Ilotas : autant je l'avois rebuté, autant je devins complaisante pour lui. Lorsque j'étois seule, je lui faisois mille agaceries : les feux rallumés devinrent plus violens ; il me pressa de le satisfaire ; je le refusai, mais de façon à l'enflammer davantage. Voyant enfin que je pouvois l'engager à tout, je lui demandai, si pour prix des dernières faveurs, il vouloit m'aider à fuir d'un lieu que je détestois. Ah ! me dit-il, pouvez-vous douter de mon empressement à vous obéir ? Nous sommes près de la nuit ; le Ciel couvert de nuages semble favoriser notre entreprise, & trop heureux de vous servir, je trompe avec joie un Maître que je déteste, dès qu'il a osé vous contraindre. Modérez vos transports, lui dis-je, vous ignorez apparemment les coutumes de ce Pays : un Maître a droit de faire arrêter son Esclave partout où il le trouve. Accompagnez-moi jusqu'auprès d'Athènes, là je vous tiendrai ma promesse, & la nuit sera assez longue pour vous donner le tems de vous retirer, sans que l'on vous soupçonne d'avoir favorisé ma fuite. Aveuglé par les plaisirs qu'il espéroit, le misérable Ilotas consentit à tout.

Nous fortîmes aussi-tôt que nous le pûmes. Sa passion me touchoit vivement : j'eusse été charmée de lui procurer la liberté ; mais ne le pouvant, je l'en dédommageai par des faveurs qui lui devinrent funestes. Que nous pensions peu au triste sort qui l'attendoit ! Il me conduisit jusqu'à la porte d'Athènes, & retourna avec précipitation chez Agafyrthe.

Si le flambeau de l'Amour l'éclairait en sortant, les plus cruelles furies accompagnerent son retour. Agafyrthe, agité de soupçons inconnus, n'avoit pu s'endormir : il se promenoit par la maison, quand il entendit dans l'obscurité marcher quelqu'un qui venoit à lui. Il s'arrête, & le malheureux Ilotas alla se jeter lui-même dans les bras de son bourreau. D'où viens-tu ? lui dit-il. L'Esclave étonné, n'eut pas la force de répondre. Agafyrthe crie, appelle tous les Esclaves. Ilotas immobile, ne songe pas même à fuir, & se laisse arrêter. En vain on l'interroge pour savoir d'où il sort, il s'obstine à garder le silence. Tous les domestiques, alarmés de voir que je ne paroissais point pendant ce tumulte, coururent à mon appartement. On me cherche par toute la maison, on ne m'y trouve plus. Agafyrthe, connaissant la cause de son inquiétude, fait lier Ilotas, lui arrache au milieu des tourmens l'aveu de ce qu'il venoit de faire, & termine sa vie par la mort la plus affreuse.

Jour à jamais détestable ! comment osas-tu prêter ta lumière à une action si barbare ? Et toi, puissant Dieu des plaisirs ! laisseras-tu ce forfait sans en tirer vengeance ? Helas ! cet Agafyrthe, ce furieux vit encore ; comblé des dons des Dieux & des faveurs de la fortune, il en jouit avec une sécurité qu'il semble avoir acquise par un crime si énorme. Ineffable Providence ! est-ce ainsi que tu te plais à confondre nos idées, en prodiguant aux méchants des récompenses qui ne sont dûes qu'au mérite & à la vertu ? Mais mon ressentiment m'emporte trop loin : non, ce ne sont point des bienfaits ; continuellement occupé du soin de conserver ou d'augmenter ses biens, ils deviennent pour lui autant de furies qui le tourmentent sans relâche.

Fin de la première Partie.

1. ↑ Voyez Bayle, tom. 2. pag. 1471. Edit. de 1720. La Haye. *Idem*, tom. 2. pag. 767. Edit, de 1741. Balle.
2. ↑ Cet expédient étonnera sans doute.
3. ↑ Son bâton, sa besace & son manteau. Bayle, tom. 2. pag. 1472.
4. ↑ Bayle, pag. 1472.

5. [↑](#) Bayle, *ibid.*

HIPPARCHIA,
O U
**LA COURTISANNE
GRECQUE.**

SECONDE PARTIE.



Prière de saisir 3 paramètres par
ligne.

Paramètre 1 : 1

Paramètre 2 : HIPPARCHIA,



Paramètre 4 : 1

Paramètre 5 : HISTOIRE

Paramètre 6 : 190

Paramètre 7 : 1

Paramètre 8 : PHILOSOPHIQUE,

Paramètre 9 : 170

Paramètre 10 : 1

Paramètre 11 : TRADUITE DU GREC.

Paramètre 12 : 150

Paramètre 13 : 1

Paramètre 14 :

Paramètre 15 : 100

Paramètre 16 :

S E C O N D E P A R T I E .



Que l'homme feroit heureux, s'il pouvoit sans fatiété & sans interruption se livrer aux charmes de la volupté ! Il pourroit se vanter d'avoir atteint le souverain bien ; ses désirs ne naîtroient que pour être comblés ; il ne feroit plus en proie aux soins, aux inquiétudes & au dégoût, mille fois plus terribles qu'eux.

Le goût décidé que nous avons tous pour la volupté, est une preuve de ce que j'avance ; j'en prends à témoin l'univers entier. Où est l'homme qui trouve quelque chose de plus parfait que la jouissance du plaisir ? Cette indifférence, cet oubli général où il est de toutes choses, prouvent combien dans ce moment il est tranquille & satisfait.

Mais comme il ne lui est pas donné de se procurer lui-même cette heureuse continuité de plaisirs, il faut qu'il y supplée & travaille à son bonheur autant que ses forces lui permettent, c'est-à-dire, toujours avec prudence & modération. Qu'y a-t'il en effet de plus à craindre ? Qu'y a-t'il de plus terrible que l'état auquel le réduisent les excès auxquels il se laisse emporter ?

Agafyrthe en étoit une preuve sensible ; je l'avois vû noyé dans le plaisir, oublier le reste de la terre avec une satisfaction sans égale ; enfin, je l'avois vû parfaitement heureux ; quelques instans après je l'avois vu triste, inquiet, abattu. Fâcheux état ! qui l'avoit conduit jusqu'à la fureur. Un si funeste changement m'avoit vivement touchée ; je ne craignois rien tant que de l'éprouver encore. Dieux tous puissans ! vous m'en avez préservée ; que ne vous dois-je point pour un tel bienfait ! La réflexion seule a pû modérer cette vive ardeur pour le plaisir qui me dominoit entièrement ; car en lui prescrivant des bornes raisonnables, je connus par ma propre expérience, que débarassée de tout autre soin, je pouvois porter mon bonheur à son point de perfection, en ce que mon imagination étant toujours occupée de la volupté, l'idée seule auroit pour moi des charmes peu comparables, à la vérité, à ceux de la jouissance ; mais du moins assez forts pour me dérober aux inquiétudes qui tourmentent sans cesse le commun des hommes, & qui les mettent hors d'état de goûter des plaisirs purs. C'est ainsi que la fureur d'Agafyrthe & la fin tragique d'Ilotas me rendirent à moi-même, & que dans le malheur de l'un & de l'autre, je parvins à trouver mon bonheur.

Ces résolutions prises, je retournai chez Crates, je lui trouvai cet air rude, ces manières brusques, ces discours choquans que j'avois toujours connu en lui. Quel changement pour moi ! Accoutumée aux discours tendres & flatteurs d'Agafyrthe, je me voyois vis-à-vis d'un homme qui n'avoit jamais souri. Mais à quoi m'arrêtai-je ? Je jouissois d'une liberté parfaite ; que me falloit-il de plus ? Je triomphai encore une fois des ridicules préjugés des Athéniens ; Crates me conduisit près du Temple de Minerve, & là nous

montrâmes au Peuple assemblé combien nous faisions peu de cas des fausses maximes de sagesse & de prudence, qu'il a plu au vulgaire d'attribuer à cette Déesse. Notre fermeté pensa nous coûter cher ; les Athéniens, jaloux de notre bonheur, ne prétendirent pas moins que de nous en priver pour jamais. Des hommes infames, nés pour la perte & le malheur de la société ; des délateurs iniques nous accuserent de renverser l'ordre établi dans la République, & de braver hautement les loix. L'Aréopage, cette Assemblée si fameuse, dégénéra cette fois de cette équité, que l'on disoit incorruptible : elle nous enjoignit, ou ressourc, de cesser nos désordres ; car c'est ainsi qu'elle qualifioit notre conduite, ou de quitter la République, & cela sous peine du dernier supplice. Cet Arrêt, quelque dur qu'il pût paroître, n'eut rien d'affligeant pour moi. Crates, cet homme que je croyois si ferme, parut déconcerté. Il faut, dit-il, céder à la force : nos préceptes, joints à l'autorité, pourroient triompher des fausses préventions, & nous venger des jugemens iniques des hommes. Par malheur, nous avons l'autorité contre nous ; nos préceptes, quelques justes qu'ils soyent, sont une foible ressource, sur-tout avec des hommes qui les désapprouvent : Ainsi que faire ? Mon parti est pris ; je cède à la force : nos plaisirs pour être secrets, n'en feront pas moins exquis.

Lâcheté honteuse ! déguisement détestable ! m'écriai-je, à qui se fier désormais, si celui que je croyois le plus intrépide de tous les hommes, a le cœur si bas ? Ecoute-moi, lui dis-je, & suis mes conseils, sinon je t'abandonne pour jamais. Cédons à la force, j'y consens ; mais cédon-y sans bassesse ; fuyons cette Ville ingrate fuyons ces Juges iniques ; d'autres, moins prévenus qu'eux, nous recevront favorablement. Que ces hommes aveugles condamnent nos actions, nos peres leur en ont donné le droit ; qu'ils triomphent de notre liberté, c'est à quoi je ne consentirai jamais. Partons, je t'en conjure ; qui peut te retenir ici ? Ce ne sont pas tes amis, je ne t'en connois point ; ce n'est pas l'amour de la Patrie ; l'univers entier t'est égal ; par-tout tu trouveras ta maison, par-tout tu trouveras ta famille : de grace, épargne au Public, déjà prévenu contre nous, le spectacle de ta foiblesse & de ton changement.

C'en étoit fait, Crates ébranlé alloit céder, s'il n'eût pas trouvé en moi une fermeté à laquelle il n'osoit s'attendre. Etonné de la vivacité de ma réponse, il me dit qu'il me rendroit l'arbitre de son sort, & que je n'avois

qu'à décider de l'endroit où je voulois me retirer, qu'il étoit prêt à me suivre, fût-ce aux extrêmités de la terre. Partons donc, lui dis-je, cherchons un azile, où, à l'abri de la censure & de l'envie, nous puissions jouir librement du seul bonheur, auquel nous ayons droit de prétendre.

Déesse du plaisir ! adorable Vénus ! tu nous conduifis à Lampsaque : ce lieu charmant, où le bonheur & les plaisirs sembloient unis pour jamais, étoit le théâtre de la liberté^[1]. Demetrius l'avoit choisi pour s'y venir délasser quelquefois des travaux de la guerre, qu'une ambition démesurée lui faisoit soutenir ou entreprendre. Dieux ! qu'il étoit à plaindre, ce Prince magnanime, qui dans de certains tems paroissoit jouir de la félicité la plus parfaite, paroissoit dans d'autres né pour la destruction du genre humain ; car alors le fer, le feu, le pillage, enfin, tout ce que la guerre a de plus horrible, sembloient faire ses desirs. Livré à l'insatiable avidité de commander, il entassoit conquêtes sur conquêtes, & ne se croyoit heureux qu'à proportion qu'il voyoit augmenter ses soins ; il ne prévoyoit pas que cet effroyable exercice causeroit sa ruine.

Ce ne fut pas dans ces tems malheureux que j'arrivai à Lampsaque. Demetrius, excédé des travaux de la guerre, avoit donné relâche à son ambition, & jouïssoit tranquillement des plaisirs, qui seuls peuvent rendre l'homme véritablement heureux, & il en jouïssoit avec cette vivacité, qui seule y peut mettre le prix.

Le bruit de ma beauté & de ma hardiesse m'y avoit précédé ; tous s'empressoient à me voir, aucun ne me vit avec indifférence. Je fus présentée à Demetrius ; il me fit un accueil charmant. Votre réputation, me dit-il, vous a prévenue dans ces lieux ; je vois avec plaisir que vous la soutenez parfaitement. Mes Sujets, enchantés de votre arrivée, ne parlent plus que de vos charmes, & ils espèrent d'autant plus de vos bontés, qu'ils se persuadent que vous ne serez pas plus sévère pour eux, que pour les Athéniens. Vous n'avez plus de revers à craindre. Ce séjour ne respire que la volupté ; chacun s'y livre à mon exemple ; suivez votre panchant en toute liberté, & contribuez à votre bonheur & à celui de mes Sujets. Grand Roi ! lui répondis-je, un peu d'expérience a mis de justes bornes à mes desirs : je commence à connoître ce qui peut me rendre heureuse, & je n'ignore plus les précautions que je dois prendre pour rendre mon bonheur durable. J'ai bravé les Athéniens, je l'avoue ; j'ai cherché à me donner une idée parfaite

de la volupté ; mais les suites funestes que mes plaisirs ont eu, m'ont appris à me modérer.

Demetrius fut satisfait de ma réponse. Quoique toujours occupé ou des horreurs de la guerre, ou des douceurs de l'amour, il n'en étoit pas moins doué de la plus saine raison. Ce Prince inaccessible à la prévention, l'admiroit par-tout où il la trouvoit ; doux, affable, modéré, il paroissoit être né pour faire jouir les hommes des délices du siècle d'or : seulement à plaindre, en ce qu'il ne se plaçoit pas moins à la fureur des combats, qu'à la pratique de toutes ces vertus ; il regardoit la manie de ceux que l'on appelle conquérans, comme une des vertus les plus sublimes. Helas ! plus malheureux que condamnable, les siècles les plus reculés lui en fournissoient des exemples toujours applaudis. Ses Courtisans imitoient en apparence ses vertus, & réellement ses vices. Sa Cour nombreuse & brillante, guerrière ou voluptueuse, étoit livrée à la joie, ou plongée dans la tristesse, à proportion que le Prince paroissoit pancher vers ces passions. Enfin, jamais un seul esprit n'a mieux animé différens corps que celui de ce Roi.

Panuchrillas étoit alors à la tête de ses armées. Un projet brillant, conçu à la hâte, & dont il promettoit les plus heureux succès, l'avoit conduit aux plus hautes dignités. Il flattoit l'ambition de son Maître, & lui faisoit entrevoir la domination de toute l'Asie. Le fond de la perspective étoit séduisant pour un Prince, qui ne respiroit que de nouvelles conquêtes ; mais le succès ne répondit pas à l'espérance. Panuchrillas abusé lui-même, ne connoissoit pas les Peuples à qui il avoit à faire. Bien loin d'agrandir les Etats de son Maître, il s'étoit mis dans le cas de les voir diminuer. L'envie ne l'avoit pas épargné ; & il perdit avec la faveur du Prince la plus grande partie de son crédit. Lequel des deux blâmerons-nous, ou le Prince d'avoir accepté, ou Panuchrillas d'avoir proposé ? Pouvoit-on justement savoir mauvais gré à celui-ci de n'avoir pas su fixer l'incertitude du sort ? Dalinales & Curnommas, qui lui succéderent, ne réussirent pas mieux ; l'un par sa trop grande-vivacité, l'autre par sa lenteur, perdirent les plus belles occasions de vaincre les ennemis de Demetrius, & je ne fais quel eût été le sort de ces Généraux infortunés, si la volupté, qui alors paroissoit être la seule souveraine des actions du Roi, ne l'eût emporté sur cette violente ardeur, qui l'avoit précipité tant de fois dans les périls les plus évidens ; aussi les Généraux n'avoient-ils pas grand crédit à la Cour.

Ducovelis étoit celui qui avoit le plus de part à la confiance du Roi. Elevé par sa naissance à un rang distingué, il avoit fû, par sa complaisance & ses assiduités, s'attirer la bienveillance de son Prince. Sa politesse, sa douceur, sa droiture, lui avoient réunis tous les suffrages en sa faveur ; on étoit charmé de voir un Favori, qui n'employoit son crédit qu'à protéger le mérite partout où il le trouvoit. Æretos le ressentit mieux qu'aucun autre. Né Sujet de Demetrius, sa science & sa vertu l'avoient élevé au-dessus de ses égaux ; ses ouvrages dignes de son génie, avoient assuré l'immortalité à plus d'un Héros ; mais ses talens avoient fait son malheur. Exposé aux traits de l'envie, persécuté par ses ennemis, il avoit été contraint de quitter son Pays, & il avoit trouvé une retraite honorable chez l'étranger, qui avoit été charmé de posséder un si rare trésor. L'amour de la Patrie l'avoit fait revenir ; il avoit trouvé en Ducovelis un ami fidèle & un protecteur zélé ; & cet homme, né pour le bonheur des autres, lui a assuré une tranquillité, à laquelle, sans son secours, il n'auroit pas même osé prétendre.

Numestupas, Grand-Prêtre de Cérès, tenoit aussi un rang distingué à la Cour de Demetrius. Ses intrigues & ses richesses, plutôt que sa science & sa vertu, l'avoient élevé à cette haute place. Il avoit même espéré pendant quelque tems de se voir à la tête des affaires ; mais son esprit trop vif, sa façon de penser & d'agir trop tôt dévoilée, les mouvemens même de ses Partisans, lui avoient fait donner l'exclusion. Ce revers l'avoit touché sensiblement : une espérance, quelque légère qu'elle soit, ne s'évanoûit jamais qu'avec peine.

J'admirois la conduite de tous ceux qui composoient la Cour de Demetrius ; je les voyois tous avidement chercher le bonheur, & pas un n'employoit les moyens nécessaires pour y parvenir. Ceux qui passoient pour les plus heureux, étoient très-sujets à prendre souvent l'ombre pour la réalité, & à s'abuser eux-mêmes. Murtoſagunes étoit le seul qui y travaillât le plus efficacement ; il ne devoit son élévation qu'à son génie ; & le peu de cas qu'il faisoit de tous les préjugés, le rendoit le plus aimable de tous les Courtisans. J'eus occasion de les voir tous assemblés dans un repas public, que donnoit Lyſimachus, le plus puissant des Princes qui venoient grossir la Cour de Demetrius. Les étrangers, qui se trouvoient à la Cour, y furent invités ; je ne fus pas oubliée, & ce fut là où je vis la première fois l'Athée Théodore, cet homme si fameux par l'accusation d'impiété qu'il avoit

effuyée. Plus curieux de me voir, que je ne l'étois de l'entendre, il se plaça à côté de moi. Son empressement à me parler me fit connoître que je ne lui étois pas indifférente. En vain il louoit ma fermeté Philosophique, & tous les talens qu'il disoit admirer en moi ; il ne put me faire changer à son égard ; j'étois prévenuë contre lui, il lui étoit impossible de me plaire. Mon air fier & dédaigneux le fâcha à son tour ; il crut que le déguisement le conduiroit plutôt à ses fins. Je n'ai loué, dit-il, votre conduite, que pour savoir votre façon de penser. Croyez-vous de bonne foi, qu'un homme sensé puisse approuver les excès auxquels vous n'avez pas craint de vous livrer à la face de tout un Peuple respectable par sa sagesse & par sa modération ? Vous blâmez l'Aréopage de vous avoir banni d'Athènes, admirez plutôt sa douceur ; il ne se lavera jamais de la tâche qu'il s'est faite en laissant vivre des monstres aussi pernicieux à la société, que vous & votre Crates. Il vous sied à merveille de me blâmer, lui répondis-je, vos sentimens épurés, en matière de religion, ne resteroient pas sans récompense dans une République aussi-bien policée qu'Athènes. Croyez-moi, partez, votre retour vous mettra en possession des avantages, dont votre départ précipité de cette Ville vous a privé. Vous trouverez sûrement dans l'Aréopage des Sectateurs zélés de votre pieuse Philosophie ; ils couronneront votre mérite & votre vertu de la façon la plus brillante. Je connois les Athéniens, quoiqu'ils en aient mal agi à mon égard ; ils ne sont pas insensibles aux talens, vous ne pouvez l'ignorer, ils les admirent par-tout où ils les trouvent ; ainsi, je vous le répète, vous ne pouvez pas choisir un théâtre plus éclatant. Cessez, dit-il, vos railleries ; une femme de votre esprit & de votre conduite n'est pas faite pour pénétrer dans les secrets de la Philosophie, une aiguille & un fuseau doivent être les seuls objets de la science : vous avez voulu vous distinguer en suivant la méprisable Secte des Cyniques ; mais dites-moi, je vous prie, quel a été votre but ? Le libertinage seul, & la licence outrée qui y regnent vous ont séduite : vous avez cherché la volupté ; encore si vous l'eussiez trouvée. Qu'avez-vous donc éprouvé ? Des plaisirs brutaux, toujours suivis de la honte & des remords. Quelque piquant que fut ce reproche, je conservai assez de modération pour vouloir me venger de lui, en le faisant tomber dans les prétendus excès qu'il condamnoit si hautement.

La raison même, lui dis-je, s'explique par votre bouche ; je commence à connoître que j'ai eû tort de désapprouver ce qu'il ne m'est pas possible de

comprendre ; mais de grace, illustre Théodore, ne me reprochez plus ma conduite passée : j'ai cherché la volupté, & je la cherche encore ; elle seule peut me procurer un bonheur solide : c'est un sentiment dont je suis intimement persuadée, & que je ne changerai jamais.

J'accompagnai ce discours de regards tendres & de gestes encore plus séduisants. Théodore, en croyant m'amener à son but, se précipita dans le piège que je lui tendois. Enfin, le voyant presque vaincu, je fis un dernier effort pour l'engager à donner à Lyfimachus & à ses conviés un spectacle semblable à celui que j'avois donné aux Athéniens sous le Portique. Je ne fais quel mouvement secret le retint dans le tems qu'il étoit prêt à succomber. C'est ainsi qu'aveuglé par sa propre foiblesse, les apparences l'avoient entraîné à blâmer ma conduite, & à m'en faire les reproches les plus vifs. Ses emportemens & sa chute avoient fait un contraste trop singulier pour n'être pas apperçû ; aussi ne m'épargnai-je pas à lui faire sentir le ridicule outré de sa vanité.

Désespéré de s'être laissé vaincre, sans avoir prévu sa défaite, il sortit la rage dans le cœur ; je redoutois peu son courroux. Murtofagunes, ce Courtisan qui savoit mêler les plaisirs les plus doux aux plus importantes affaires, prévenu en ma faveur dès la première fois qu'il m'avoit vû, soutenoit hautement mes intérêts ; je cherchois en toutes occasions à lui en témoigner ma reconnaissance : Plusieurs entretiens que j'avois eû avec lui, me l'avoient fait connoître. Que sa façon de penser étoit charmante ! Son rang l'obligeoit, à la vérité, à garder de certaines bienséances ; & cette prudence n'ôtoit rien à la vivacité de ses plaisirs, elle lui en faisoit mieux sentir les douceurs. Débarassé du poids de ses occupations, il venoit se jeter entre les bras de la volupté, & s'y livroit avec autant de liberté, que s'il en eût fait sa seule occupation. Je parle bien hardiment de ses inclinations, me dira quelqu'un ; cependant je n'ai jamais rien déguisé, je veux bien que l'on sache, que pendant la meilleure partie du tems que je restai à Lampsaque, je contribuai aux plaisirs de Murtofagunes.

La vanité qui m'avoit seule ébloüie, pendant le peu de tems que je restai à Athènes, n'étoit plus ma passion dominante : toujours occupée à me rendre heureuse, j'en avois trouvé les moyens moins éclatans, quoiqu'aussi réels & plus solides. Le seul souvenir du tems heureux que je passai avec Murtofagunes m'est encore si sensible, que je le conserve précieusement.

Ah ! que ne puis-je décrire ces momens si doux, ces transports si charmans, où Murtofagunes venoit se délasser entre mes bras de ses fatigues. Hélas ! s'il eût eu autant de confiance que d'agrémens, mes jours purs & sereins eussent coulé sans aucun revers ; enfin, il étoit homme, & par conséquent, sujet à changer, & je crois que je ne m'y étois tant attachée, que parce que je craignois de le perdre. Il m'avoit juré mille fois une fidélité & un attachement à toute épreuve. Il ménageoit si prudemment ses plaisirs, que je ne croyois pas qu'ils dûssent jamais cesser, & j'en étois tellement persuadée, que je fus la dernière à m'appercevoir de son changement. On s'en étonnera ; les yeux jaloux d'une Amante se laissent rarement tromper.

Uniquement occupée de cette douce yvresse, dans laquelle il m'entretenoit depuis si long-tems, j'avois éloigné de moi toutes les idées contraires à mon bonheur ; point de soupçon, point de crainte, la défiance étoit bannie de mon cœur ; le seul Murtofagunes avoit droit sur mes pensées ; je ne songeois qu'à lui, j'imaginois mille moyens nouveaux d'augmenter le goût que nous avions tous deux pour le plaisir ; mais l'ingrat, lorsque mon empressement à lui plaire me rendoit plus digne que jamais de toute sa tendresse, le perfide m'abandonna, pour se livrer aux charmes d'une Rivale indigne de me succéder. Son inconstance ne resta pas impunie. Netonemia, cette femme à laquelle il m'avoit sacrifiée, le fit repentir plus d'une fois de son changement, rien ne pouvoit contenter son ambition : richesses, dignités, elle vouloit disposer de tout ; elle connoissoit le rang & le pouvoir de Murtofagunes, elle vouloit être l'ame de ses résolutions, ainsi que de ses plaisirs. Que de chagrins n'eut-il pas à effuyer avant que d'avoir satisfait à sa passion ! Cette femme dure & impitoyable lui refusoit jusqu'aux moindres faveurs, dès qu'il ne consentoit pas à tous ses desirs ambitieux.

Tant de caprice & d'ambition dégoûterent enfin Murtofagunes. Il rompit avec Netonemia, & en l'abandonnant il cherchoit avec empressement l'occasion de se rejoindre à moi : il employa tout, il sentoit vivement la faute. Mon désintéressement, ma tranquillité, comparée avec l'avidité insatiable de Netonemia, le souvenir de la tendresse que j'avois toujours eue pour lui, le panchant que j'avois à la volupté, ces plaisirs purs & continuels que je lui avois prodigué, toutes ces idées qui le suivoient par-tout, me représentoient à lui plus aimable que jamais. Il espéroit que la passion que

j'avois eue pour lui n'étoit pas encore éteinte, & qu'elle se rallumeroit. Si je l'avois trop aimé, pour pouvoir jamais le haïr, son ingratitude avoit changé ma tendresse en une indifférence insurmontable ; ses prières, les caresses, toutes les instances furent inutiles ; je conservai assez d'empire sur mon cœur pour lui ôter toute espérance de me ramener jamais à mes premiers sentimens pour lui. Votre inconstance, lui dis-je, en le quittant pour toujours, a fait en moi un changement que je ne puis comprendre. Je ne vous hais point ; mais je ne reprendrai pas une place que j'ai quittée avec tant de peine.

Je ne crois pas que rien lui ait jamais été aussi sensible que ce discours. Il me connoissoit incapable de changer, aussi perdit-il toute espérance, & alors il commença véritablement à me connoître & à m'estimer. Telle est la façon de penser de presque tous les hommes ; insensibles aux biens qu'ils possèdent, ils n'en connoissent le prix que quand ils leur ont échappé : leur mémoire trop fidèle à se les rappeler, fait alors chez eux ce que le discernement & le goût auroient dû faire plutôt & plus utilement pour leur repos.

L'expérience que j'avois acquise depuis le tems que j'étois à la Cour de Demetrius, m'avoit convaincuë de la vérité de ce sentiment ; ainsi je résolus d'en sortir. Rien ne m'y retenoit plus ; le goût de la nouveauté, qui m'avoit d'abord fait rechercher avec tant d'empressement, étoit dissipé : à peine parloit-on de moi, quand on me voyoit ; & si quelqu'un y faisoit encore attention, ce n'étoit que quelques étrangers, gens ordinairement plus occupés de la fantaisie de voyager, que des charmes de la volupté. J'aurois attendu long-tems, avant que de trouver quelqu'un parmi eux aussi aimable que Murtosagunes. Ce goût décidé que j'avois pour le plaisir, n'étoit plus assez violent pour m'engager à m'unir d'abord à un inconnu ; car quoiqu'il subsistât toujours avec la même vivacité, j'avois su le modérer à un tel point, que Crates seul, pour qui je conservois ma première tendresse, me suffisoit.

Les troubles, qui survinrent tout-à-coup à la Cour de Demetrius, me firent penser sérieusement à mon départ. Crates qui, depuis notre sortie d'Athènes, étoit parfaitement soumis à mes volontés, fut de même avis. Cette résolution prise, nous restâmes encore quelque tems, pendant lequel nous fûmes témoins des révolutions les plus surprenantes. Demetrius, ce Prince, dont les armées triomphantes sembloient autrefois avoir enchaîné la victoire, se

voyoit à la veille d'être accablé par les ennemis ; soit caprice du sort, soit incapacité de la part de les Généraux, les troupes malheureuses, loin d'avoir fait de nouvelles conquêtes, étoient reduites à défendre les frontières de les Etats.

Murtosagunes lui-même, ce Ministre, dont la fortune paroissoit inébranlable, surtout étant soutenuë par les talens les plus relevés, se vit disgracié, sans avoir pu prévoir sa chute ; chéri & admiré de la plupart des Sujets de Demetrius, craint & respecté des autres, il ne pouvoit prévoir un revers si étrange. Tel est le sort de ces hommes, qu'un mérite supérieur élève au-dessus du commun : leurs vertus font des envieux, & leurs bienfaits des jaloux & souvent des ingrats. Il ne l'éprouva que trop.

Netonemia, cette femme ambitieuse, avec laquelle il avoit été contraint de rompre, cherchoit depuis longtems à se venger. Elle attaquoit en vain son pouvoir placé & soutenu par le Prince, elle n'avoit fait que des efforts impuissans ; sa réputation sans tâche ne fournissoit pas même un prétexte à l'envie la plus envenimée. A force d'intrigues & de cabales, Netonemia étant parvenue à se rendre utile aux plaisirs du Roi, les ennemis de Murtosagunes, qui ne voyoient qu'elle seule capable de le détruire, la placèrent d'abord chez Erphilie, Favorite du Roi depuis quelques années.

Cette Femme bonne & simple, & dont la douceur égaloit la beauté, contente de se voir honorée de la tendresse d'un Prince puissant, n'avoit d'autre occupation, que celle d'entretenir ses charmes, & de perpétuer, s'il étoit possible, le goût que le Roi avoit pour elle. L'esprit amusant de Netonemia lui plut d'abord. Le Roi, qui la voyoit quelquefois avec Erphilie, en fut charmé, tellement que lorsqu'il y alloit, le tems qu'il ne donnoit pas aux plaisirs de l'Amour, étoit employé à ceux de la conversation. Ambitieuse comme elle étoit, elle ne négligea rien pour enlever à Erphilie la faveur du Roi ; elle en vint à bout. Le Prince enchanté de son esprit, lui trouva encore assez de beauté pour plaire : il lui offrit son cœur, ne doutant pas qu'elle ne l'acceptât avec autant de joie que d'empressement. Netonemia se servit utilement de son esprit ; elle sut refuser habilement ce qu'elle souhaitoit passionnément, & ses refus ne firent qu'augmenter le désir que le Roi avoit de la posséder ; enfin, elle ne céda que lorsqu'elle vit qu'il étoit à propos.

A peine commençoit-elle à jouir de sa faveur, que les Sujets de Demetrius, environnés d'ennemis & accablés par les impositions excessives

qu'ils étoient obligés d'aquitter pour les fraix de la guerre, porterent leurs plaintes au Roi. Ces mécontentemens partoient de la Cour même de Demetrius, & Netonemia profita de l'occasion, vengea pleinement les mépris de Murtofagunes ; elle lui imputa les mauvais succès & les malheurs publics ; elle persuada au Prince, que l'ambition particulière de ce Ministre, étoit la cause de tous ces défordres ; elle lui fit remarquer, que les plaintes des Peuples ne venoient que de la mauvaise administration des affaires ; enfin, elle fut si bien manier l'esprit du Roi, que Murtofagunes fut déposé.

Le Roi, qui l'aimoit véritablement, craignant que tout ce dont il étoit accusé ne fût vrai, se contenta de le renvoyer, sans exiger de lui qu'il justifiât sa conduite. Ainsi, il fut la victime du ressentiment d'une femme, dont le bien de l'Etat l'avoit empêché de contenter les caprices : heureux encore de ne s'être jamais livré aux coupables illusions de l'orgueil & de l'ambition, & d'avoir conservé assez de force pour soutenir avec fermeté un si cruel revers.

Qu'il me parut alors digne d'être aimé ! la grandeur d'ame avoit pour moi des charmes inexprimables, je l'avouë, j'eusse été charmée de jouir avec lui des douceurs d'une agréable retraite ; j'en avois trop fait pour changer ; je triomphai des tendres sentimens qui m'entraînoient vers Murtofagunes, & je quittai la Cour de Demetrius avec moins de plaisir, mais avec autant d'empressement que je l'avois cherchée.

Fin de la seconde Partie.

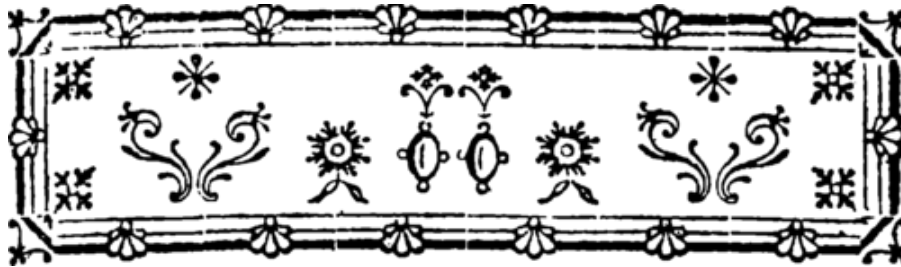
1. [↑] Voyez Moreri, Edit. 1732. Paris.

H I P P A R C H I A ,

O U

LA COURTISANNE
G R E C Q U E.

TROISIÈME PARTIE.



Prière de saisir 3 paramètres par
ligne.

Paramètre 1 : 1

Paramètre 2 : H I P P A R C H I A ,



Paramètre 4 : 1

Paramètre 5 : H I S T O I R E

Paramètre 6 : 190

Paramètre 7 : 1

Paramètre 8 : PHILOSOPHIQUE,

Paramètre 9 : 170

Paramètre 10 : 1

Paramètre 11 : TRADUITE DU GREC.

Paramètre 12 : 150

Paramètre 13 : 1

Paramètre 14 :

Paramètre 15 : 100

Paramètre 16 :

TROISIÈME PARTIE.



Ien ne change plus vîte & plus aisément que les mouvemens dont le cœur de l'homme est agité ; quoiqu'il fasse pour s'affermir contre toutes sortes d'accidens, la Philosophie ne peut jamais être assez forte pour l'empêcher d'éprouver les mouvemens de l'humanité : enfin, il est homme, il faut absolument qu'il en ait la foiblesse, & cette foiblesse ne doit pas passer pour vice. Je désapprouve les sentimens de ces Sages outrés, qui prétendent qu'il doit être insensible à tous les

événemens ; je soutiens, au contraire, que cette prétendue fermeté ne peut avoir d'autre cause que la stupidité, ou la barbarie, défauts mille fois plus à craindre que la plus lâche foiblesse.

A me voir, à m'entendre, chacun m'eût cru insensible. Que l'on me connoissoit peu ! l'indifférence avec laquelle j'avois quitté Murtosagunes, le mépris que je lui avois témoigné, lorsqu'il avoit voulu me rendre à mon premier état, étoient des préjugés assez forts contre moi. Crates lui-même en étoit persuadé ; j'avouë qu'il n'avoit pas tort, je lui avois préféré tant de rivaux, que mon indifférence pour lui ne devoit pas être douteuse. La liberté des Cyniques, me disoit-il, vous a été bien favorable, aucune femme avant vous n'avoit osé embrasser cette Secte ; mais je ne crois pas qu'aucune ait plus utilement jouï des avantages qui y sont attachés, & je ne doute point qu'après un pareil exemple plusieurs ne soyent portées à vous imiter. Je pris ces paroles pour une espèce de reproche. Ne sont-ce pas vos maximes, lui répondis-je ? Ai-je fait autre chose que de les mettre en pratique ? La tendresse que j'ai conservée pour vous, même dans le cours de mes plus agréables aventures, vous a dû faire connoître que je vous ai toujours regardé comme l'auteur de la félicité dont je jouïssois. Eh quoi ! ne pensez-vous donc plus qu'il soit permis de chercher son bonheur par-tout où on le croit pouvoir trouver ? Hélas ! que je me justifiois inutilement ! Crates touchoit au terme fatal de sa vie ; prêt à payer le tribut que tous les hommes doivent à la mort, il n'étoit plus maître ni de ses sentimens, ni de ses paroles ; en vain il s'efforçoit de paroître tranquille ; malgré toute sa Philosophie, il mourut quelques jours après dans une agitation forcée. Que cette perte me fut sensible ! Je sentis dans ce moment fâcheux redoubler la tendresse que j'avois pour lui. Hélas ! en le perdant, je crus perdre mon bonheur, & ma tristesse fit connoître combien je lui étois attachée. Elle ne fut cependant pas assez forte pour m'ôter tout autre sentiment. Toujours maîtresse de moi-même, je tâchois de trouver dans les événemens les plus malheureux les moyens de connoître à fond la foiblesse de mon cœur. Je comparois la joie que j'avois eue de m'unir avec Crates avec le chagrin que me caufoit sa perte. La source de l'une & de l'autre étoit la même, & dans ces extrémités si différentes aux yeux du vulgaire, je me trouvois précisément dans la même situation. Le panchant qui m'avoit entraînée vers Crates, occasionnoit les mouvemens intérieurs que je ressentais ; il en étoit

toûjours l'objet. Cette langueur que j'avois éprouvée, lorsque j'étois attachée à considérer l'objet de mes désirs, s'étoit renouvelée & m'attachoit à réfléchir sur la cause de mes regrets. Enfin, dans l'un & dans l'autre état, mon émotion étoit semblable, quoique le motif en fût différent ; je sentis que je n'étois pas née pour être longtems malheureuse ; les violentes disgraces, que j'avois eû à essuyer, m'avoient appris d'où je pouvois tirer du soulagement & de la consolation.

Les secours étrangers m'étoient tout-à-fait inutiles. Ma raison seule, aidée d'un peu de Philosophie, étoit plus puissante à fortifier mon esprit, que les maux ne l'étoient à l'abattre. Le calme revint peu à peu dans mon ame, & je me trouvai dans une situation d'où je pouvois envisager le bonheur, comme un état où il m'étoit encore permis d'aspirer. Je sentis que si la perte de Crates étoit un malheur pour moi, il n'étoit pas irréparable : ces sentimens, quelques conformes qu'ils fussent à mon panchant, ne prévalurent pas d'abord ; la mélancolie, suite ordinaire du trouble & de l'affliction, est ce qui me coûta le plus à dissiper. Comme sur les aîles du tems la tristesse s'envole, il n'y a point de peine qui ne disparoisse insensiblement, dès que l'on peut se distraire. L'idée que je m'étois faite du bonheur me suivoit partout ; j'agissois avec connoissance de cause, & j'étois rassûrée sur l'efficacité du remède que je cherchois, par le succès avec lequel je l'avois autrefois employé.

Une vie agitée & tumultueuse n'étoit pas de mon goût ; je n'étois plus dans cette brillante jeunesse, qui me rendoit indifférens les événemens les plus fâcheux ; je cherchois un repos assuré, & dont je pus jouïr jusqu'à la fin de mes jours.

Parmi tous ceux qui m'inviterent à m'unir à eux, après la mort de Crates, aucun ne me parut plus propre à mes desseins qu'Erasmothenes : cet homme, assez Philosophe pour être raisonnable sans être ridicule, étoit encore dans la force de son âge ; son esprit doux, son humeur aisée & toûjours égale m'engagerent à lui donner la préférence sur tout autre. Je m'applaudis de mon choix, ne croyant pas m'être trompée. Aussi sensible à la volupté, que s'il eût été dans sa première jeunesse, il fut toûjours prêt à partager avec moi les plaisirs que je lui offrois. Je passai deux ans dans cette douce tranquillité. Erasmothenes avançant en âge, parut s'éloigner de ces

maximes de sagesse & de raison, qui l'avoient guidé jusqu'alors, & qui l'avoient rendu respectable à ses ennemis même.

Mes doutes s'éclaircirent peu à peu, & je connus enfin qu'il avoit changé de sentimens à mon égard. Les plaisirs qu'il goûtoit avec moi lui devinrent insipides ; mes caresses lui parurent ennuyeuses ; enfin, il sacrifia des voluptés tranquilles & durables aux incertitudes de l'inconstance. Une jeune Lacédémonienne devint l'objet de toute sa tendresse. Je ne fais ce qui pouvoit l'avoir engagé dans cette passion ; car, à quelques années près qu'elle avoit moins que moi, je pouvois lui disputer tout autre avantage ; sans beauté, sans agrémens, elle n'avoit d'autre mérite que celui d'être étrangère & misérable ; aussi je la jugeai tellement indigne de mon ressentiment, que je ne me plaignis pas à Erasmothènes de son changement.

Autant indifférente pour lui qu'il l'étoit devenu pour moi, je voulois lui rendre le change, & je songeois sérieusement à lui donner un Rival, plus digne de ma tendresse que la Lacédémonienne ne pouvoit l'être de ses attentions ; mais un coup imprévu du destin ne m'en donna pas le tems.

Chacun s'aperçut du changement d'Erasmothènes, & sur la réputation de sagesse & de raison, dont il jouïssoit depuis nombre d'années, on ne douta pas que ma Rivale ne fût quelque chose de charmant, puisqu'il en étoit uniquement occupé. La prévention étoit si forte à Athènes, qu'on ne parloit plus d'autre chose : on étoit très-curieux de la voir ; mais Erasmothènes, aveuglé par sa passion, étoit si jaloux de son bonheur, que ses amis ne purent jamais parvenir à la voir.

Cette conduite extraordinaire persuada tout-à-fait les Athéniens, qu'il n'y avoit rien de plus parfait que cette jeune étrangère. Xenjade sur-tout, qui par son crédit & ses richesses tenoit un rang distingué à Athènes, s'en forma une idée si séduisante, qu'il imagina ne pouvoir être heureux, s'il n'en étoit aimé. Il avoit quelque liaison avec Erasmothènes ; il chercha tous les moyens imaginables pour avoir sa confidence ; mais ce fut inutilement. Xenjade, voyant que les liaisons d'amitié ne pouvoient le faire réussir, résolut de tout entreprendre pour lui enlever la Lacédémonienne. Ses richesses lui applanirent toutes difficultés ; il séduisit l'Esclave, confident des amours d'Erasmothènes, qui lui ménagea une entrevûe avec la Lacédémonienne ; il lui fit l'aveu de sa passion dans les termes les plus vifs, soutenus des plus magnifiques présens ; & lui ayant proposé de l'enlever,

elle ne résista qu'autant qu'il fallut pour éprouver la passion de son nouvel Amant : enfin, comblée de ses bienfaits, & éblouie de sa magnificence, elle céda à ses empressements, & consentit à partager avec lui le sort heureux dont il la flattoit.

Cette brusque évasion fut un coup de foudre pour Eracliothènes. Désespéré d'avoir perdu la seule personne qui lui fut chère, il jura dès lors la perte de son Ravisseur, quel qu'il pût être. Il avait appris qu'elle avait été enlevée ; mais il ne lui avait pas été possible de savoir par qui, ni en quel endroit elle avait été conduite : l'Esclave confident, qui l'avait cruellement trompé, était disparu avec elle. Enfin, livré aux noirs accès de la jalousie, il ne savait sur qui il devait faire tomber sa vengeance, ni comment éclaircir les soupçons qui le dévorait.

Reducit à dissimuler sa rage, il s'informa secrètement de l'endroit où pouvait être sa chère Lacédémonienne ; & à force de recherches, il découvrit que Xeniaë en était le possesseur. S'il eût été aussi riche & aussi puissant que lui, je ne doute pas qu'il n'en eût tiré une vengeance éclatante. Tout ce qu'il pouvait entreprendre, c'était de se servir des mêmes moyens que Xeniaë avait employés. Il tenta inutilement de corrompre les Esclaves par ses libéralités ; ils étaient trop bien prévenus pour succomber. Alarmé de ce que cette ressource lui manquait, il résolut d'avoir recours à la force ouverte. Je m'aperçus de son dessein ; je lui en représentai les risques ; j'eus beau lui dire, qu'il courrait à une perte inévitable, il ne voulut pas me croire, persuadé qu'il était, que ma jalousie seule voulait le détourner de son projet.

Il faut avoir éprouvé la force d'une passion violente, pour savoir avec quelle impétuosité le cœur se détermine sur les moindres apparences de justice & de raison, qui semblent favoriser son penchant. Cette idée d'enlèvement parut d'abord si juste à Eracliothènes, qu'elle lui fit regarder cette résolution, comme une des plus équitables qu'il eût jamais conçue : le contentement actuel qu'il en ressentait, avait pour lui tant de charmes, qu'il était incapable de prévoir les maux qui en étaient inséparables.

Il choisit, pour l'exécution de son projet, un jour que Xeniaë donnait un grand repas à ses amis, se persuadant, qu'occupé avec eux, il serait moins attentif à ce qui regardait la Lacédémonienne. S'étant fait suivre par quelques Esclaves, dont la fidélité ne lui était pas suspecte, il les détermina à

périr, plutôt que de céder : il se mit à leurs têtes, entra dans la maison de Xeniate, & perça jusqu'à l'appartement de la jeune étrangère. Les cris qu'elle poussa en le voyant, pénétrèrent jusqu'à l'endroit où Xeniate étoit avec ses amis ; ils accoururent tous, & furent d'une surprise extrême, en voyant qu'Erafthothenes en étoit la cause : En effet, quoi de plus surprenant, que de voir un homme, qui jusqu'alors avoit passé pour sage, donner dans des travers si inexcusables ! Aussi de quels excès n'est point capable une passion de cette espèce, dès que l'on s'y est livré sans réserve ?

Les remontrances de Xeniate & de ses amis furent inutiles ; Erafthothenes leur déclara que l'enlèvement de Zéladis (c'étoit le nom de l'étrangère) par Xeniate, avoit occasionné ses démarches, & qu'il étoit déterminé à périr, plutôt qu'à la céder ; mais il avoit à faire à un homme aussi insensé & plus opiniâtre que lui. Votre proposition, lui dit-il, n'est pas juste ; Zéladis n'a pas consenti à être enlevée de chez vous, pour y vouloir jamais retourner ; je ne puis donc vous la céder avec honneur ; vous n'avez point de meilleur parti à prendre, que de vous en détacher. Erafthothenes, furieux de se voir insulté, voulut immoler son Rival à sa passion : ses coups furent vains, il devint lui-même la victime de sa fureur ; car Xeniate, outré d'avoir vu sa vie en si grand danger, perça de mille coups le malheureux Erafthothenes, & se défit d'un Rival qu'il avoit toujours appréhendé.

C'est ainsi que l'inconstance d'Erafthothenes fut la cause de sa perte. Hélas ! savoit-il ce qu'il vouloit, en se proposant quelque contentement de son choix ? Cette étrangère, qui lui avoit d'abord paru née pour le rendre heureux le reste de ses jours, devint l'écueil de sa tranquillité, & une source d'infortunes & de malheurs. Il goûtoit avec moi des plaisirs tranquilles & assurés ; il s'en étoit lassé par inconstance, & l'ombre d'un bonheur imaginaire qu'il avoit poursuivi avidement, l'avoit conduit à une fin tragique.

La mort d'Erafthothenes sembloit m'avoir détaché du reste du monde ; je n'osois plus me livrer à l'espérance, j'avois tout abandonné ; la légèreté, la perfidie de tous les hommes que j'avois connu, me rendoient odieux tous ceux qui restoient sur la terre. Ah ! que je regrettois alors Crates, lui seul m'avoit été fidèle ; encore, grace au destin, qui ne lui avoit pas donné le tems, ou les occasions de changer. Ces réflexions, qui se succédoient les unes aux autres, m'avoient conduite à une tranquillité que je n'avois jamais

éprouvée, & je la conservai assez long-tems, pour me persuader qu'elle dureroit le reste de mes jours. Après la vie que j'avois menée jusqu'alors, pouvois-je me suffire à moi-même ? Non, je ne me connoissois pas encore, ou plutôt je m'abusois. Ce panchant, qui m'avoit toujours entraînée vers les plaisirs, subsistoit encore ; il se ralluma tout-à-coup avec violence, & me fit sentir combien peu je devois compter sur moi-même. Il est vrai que je prévoyois un tems, où j'en devois être tout-à-fait délivrée ; mais il falloit l'attendre & sortir de l'agitation où je me trouvois.

Le souvenir de ces actions éclatantes, qui avoient autrefois tant fait de bruit, avoit été enseveli avec Crates, & la tranquillité dans laquelle j'avois vécu pendant quelques années avec Erasmothènes, m'avoit presque entièrement fait oublier des Athéniens ; & j'aurois sans doute passé mes jours dans une obscurité qui me seroit devenue fatale, si les égaremens d'Erasmothènes ne m'en eussent tirée. La patience avec laquelle je les supportai, m'aquit l'estime de ceux qui auparavant n'avoient que du mépris pour moi. On en vint même jusqu'à m'admirer : ils ignoroient la cause de ma sagesse, ne sachant pas, volupté charmante ! que tes faveurs, toujours présentes à mon esprit, m'occupaient trop pour me permettre de faire attention à la folie d'un homme, qui m'abandonnoit pour se perdre.

Le tems n'avoit pas encore assez agi sur ces attraites, qui plus encore que ma conduite, m'avoient fait rechercher, pour me rendre indifférente à ceux qui me verroient. J'eus le plaisir de l'éprouver. Je ne connoissois qu'un seul Citoyen dans Athènes de qui je pus espérer de recevoir le peu de satisfaction dont je sentoie que j'avois à jouir ; mais son indifférence marquée pour toutes les femmes, m'ôtoit tout lieu d'espérer : ce n'est pas qu'il fût accusé de ce vice détestable si commun à Athènes, on l'avoit examiné pendant long-tems, & on n'avoit jamais rien découvert dans sa conduite qui pût donner le moindre soupçon ; son indifférence ne venoit que de la tranquillité dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, & qui avoit été si grande, qu'on l'avoit prise pour l'insensibilité la plus complète.

Quel fut mon étonnement, lorsque je vis Cleanthide me venir faire l'aveu d'une passion dont personne ne le croyoit susceptible ! Mon indifférence, me dit-il, n'a pû tenir contre vos charmes & votre sagesse. Vous triomphez aujourd'hui d'un homme que toutes les femmes d'Athènes ont cru insensible. Oh qu'elles se trompoient ! Au milieu de cette indifférence

affectée, je cherchois une personne avec qui je pusse passer des jours heureux & tranquilles ; je n'en ai trouvé aucune parmi les Athéniennes de qui je dusse attendre ce bonheur ; vous seule paroissez être née pour me rendre content. Je suis pénétré de ce que je viens vous déclarer ; voyez si en unissant votre sort au mien, vous pouvez espérer le réciproque. Un aveu aussi simple dans une affaire si importante ne me permit pas de douter de la sincérité de Cleanthide. J'étois trop flattée de son choix pour différer sa satisfaction. Je pourrois, lui dis-je, déguiser mes sentimens pour éprouver votre passion ; mais je compte tellement sur votre probité, que je ne rougirai pas de vous dire, que prévenue en votre faveur depuis que je vous connois, j'ai toujours respiré après ce moment heureux qui nous unit l'un à l'autre. Oüi, mon cher Cleanthide, vous passerez avec moi les jours les plus tranquilles : les Dieux qui nous ont fait naître l'un pour l'autre, nous accorderont un sort digne d'envie. Cleanthide, comblé de joie de trouver en moi autant de sincérité que de modération, ne savoit comment m'en témoigner sa reconnoissance ; il ne trouvoit point de termes assez forts pour l'exprimer ; son silence mille fois plus énergique que ses paroles & ses regards enflammés, ne me faisoient que trop connoître ses sentimens.

Je me rappelle en vain toutes les circonstances de ma vie, je n'en trouve point qui m'ait été aussi sensible que celle-ci ; rien ne m'en persuade mieux que la peine que j'eus d'être privée de Cleanthide seulement pour quelques jours ; car après l'aveu qu'il venoit de me faire, il fut obligé de quitter Athènes pour des affaires indispensables.

Que d'inquiétudes, que d'alarmes m'agiterent pendant ce tems ! Mes transports, en le voyant revenir, lui témoignèrent sensiblement combien je l'aimois. Charmé de ma tendresse, il n'eut pas la force de me répondre, il se précipita entre mes bras. Ces plaisirs si délicieux & tout-à-fait nouveaux pour lui, le ravissement où il se trouvoit l'avoit transporté hors de lui-même. Ah. ! chere Hipparchia, me dit-il, que de charmes ! quelle satisfaction ! Oüi, je suis parfaitement heureux, je veux expirer entre vos bras. Il se livroit sans réserve, & peut-être auroit-il eu lieu de s'en repentir, si je ne l'eusse modéré.

La plûpart des femmes d'Athènes, piquées de ce qu'il m'avoit préférée à elles, mirent tout en usage pour le dégoûter de son choix ; la médifance & la calomnie ne furent pas épargnées ; elles me dépeignoient des couleurs les plus noires. Cleanthide eut beau me justifier ; son attachement pour moi ne

servit qu'à le faire passer pour imbécile : enfin, ennuyé des railleries qui se faisoient sur son compte, il résolut de se retirer d'Athènes, ne doutant pas que je n'y consentisse ; il me cacha la véritable cause de notre départ. Je sens, me dit-il, tout le prix de mon bonheur, je ne veux pas que rien soit capable de l'altérer ; prévenons tout embarras, en ne nous réservant de bien que ce qui nous est nécessaire pour vivre tranquillement ; quittons Athènes, retirons-nous à une petite maison de campagne ; là, séparés du reste des hommes, nous vivrons uniquement l'un pour l'autre. Nous tardâmes peu à partir ; un petit nombre d'Esclaves fidèles nous suivit : depuis ce tems, Cleanthide toujours tendre, toujours empressé, ne peut m'abandonner un seul instant, sa tendresse augmente chaque jour. O destin inévitable ! faut-il que je te cède dans le tems de ma vie le plus heureux ! La volupté me prodigue en vain ses faveurs les plus précieuses, je ne puis plus en profiter, je sens que mes forces m'abandonnent, je veux les rappeler inutilement, je touche au terme de ma carrière : ce n'est pas que j'appréhende ce fatal moment ; privée alors de tout sentiment, qu'est-ce qui pourra me toucher ? Une seule chose m'attriste : le chagrin de Cleanthide, qui s'apperçoit de ma foiblesse, quelque soin que j'aie de la lui cacher, me fait craindre pour lui le désespoir où notre séparation le va jeter, & plus que tout encore, cette privation de plaisirs & de toutes voluptés, à quoi je ne puis penser sans frémir !

Fin de la troisième & dernière Partie.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- Denis Gagne52
- Cunegondel

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)